Temps et santé : une intime collusion

Autor(en): **Goetschin, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **55 (1997)**

Heft 2: **Temps et santé**

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-140634

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

TEMPS ET SANTÉ - UNE INTIME COLLUSION

Pierre GOETSCHIN
Professeur honoraire
Ecole des HEC et IMD

Le temps, indéfinissable, intangible, insaisissable, même si on le mesure jusqu'à des valeurs infinitésimales, est en toute chose. S'il est une convention et une dimension abstraite pour les mathématiciens, les physiciens, les astronomes et les horlogers, il est un fait de conscience, de subjectivité, quand ce n'est pas d'angoisse, pour tous les humains. Pour eux, le temps est une succession de mouvements et de moments, ou de rappels de mémoire, auxquels ils peuvent attribuer des sensations agréables ou déplaisantes. Il s'inscrit comme une réalité concrète, mais temporaire, dans ce que J.D. Vincent[1] appelle «.....la triade diabolique de la vie, du sexe et de la mort», ou encore l'enchaînement irréversible des plaisirs et des douleurs, des commencements et des fins.

Il en va tellement ainsi qu'il est coutumier de dater, souvent avec une grande précision - années, mois, jours, heures et minutes -, les événements essentiels que sont la naissance, le mariage et la mort, et cela dans des registres officiels qui sont la matière première des démographes. Mais il a y aussi de multiples autres faits qui sont consignés dans des documents privés, des actes juridiques, des agendas ou des journaux intimes. Alors que le temps implique le passage d'un état à un autre, il est aussi point de répère; de mouvant il devient figé.

Pour se situer au sein de ce phénomène mystérieux qu'est le temps, l'esprit humain n'a que le langage pour le conceptualiser et le mesurer (les mathématiques sont aussi un langage). Aussi a-t-il été jugé commode de le circonscrire dans trois grandes catégories: le passé, le présent et l'avenir. Certes, si l'on en croit Jean d'Ormesson[2] «... aucune de ces trois parties n'a vraiment d'existence: le passé parce qu'il n'existe plus; l'avenir parce qu'il n'existe pas encore; le présent parce qu'il est à chaque instant en train de s'évanouir.» La phrase a belle allure mais, même si le présent, qui est une succession d'instants, s'écoule à grande vitesse, il est pourtant aussi pour chaque individu une certaine durée et une réalité vécue, composées d'activités et d'inactivités, de somnolences et de passions, de réussites et d'échecs, tout en étant soumises au temps (weather)

---

1 J.D. Vincent: «La chair et le diable», Ed. O. Jacob, Paris, 1996.

2 Jean d'Ormesson: «Presque rien sur presque tout», Gallimard, Paris 1996.

qu'il fait et aux températures atmosphériques. C'est durant cette période que se prennent des décisions qui engagent l 'avenir, que se manifestent plaisirs et douleurs et que se prépare la fin inévitable. D'un coté les individus veulent profiter intensément de l'instant et de l'autre ils aspirent à la durée. La société fournit des réponses: l'industrie, répondant à la hâte, propose le temps réel des ordinateurs, l'information immédiate sur Internet, le café instantané, le «juste à temps», le prêt-à-porter, le «premier arrivé sur le marché» («speed to the market»), le «fast food», des séminaires sur les manières de gérer et de gagner du temps. La médecine, axée sur la durée, tend à maintenir la vie à tout prix, à étendre la longévité et à reculer le moment fatal. Les religions, un oeil fixé sur l'au-delà, réconfortent les anxiétés en offrant l'assurance de l'immortalité de l'âme dans des visions d'éternité. Au demeurant, Dieu n'a-t-il pas donné un sérieux coup de pouce au temps en créant le monde en sept jours, octroyant peut-être imprudemment aux hommes le soin de continuer son oeuvre!

Mais tout ceci se déroule dans un milieu où des pouvoirs, églises, états ou entreprises, successivement, ont pris en main le temps et l'ont standardisé; calendriers julien et grégorien, heure de Greenwich, horaires des chemins de fer, pointeuses à l'entrée et à la sortie des usines et des bureaux, dates de Pâques, des vacances et des fêtes nationales, pour de surcroît se jouer de lui en instaurant une heure d'été et une heure d'hiver et en «allongeant» l'année avec le 13^{e} ou 14^{e} mois de salaire. En fait rien n'échappe au temps, à sa mesure et à son contrôle, sauf le temps lui-même. Ainsi que le souligne M. Lalonde[1], «aucune autre société n'a autant apprécié ses propres pratiques à l'aune du temps que la société moderne», laquelle a fait de la ponctualité plus un devoir qu'une politesse.

Quant à la santé en général et à ses institutions, facultés de médecine ou hôpitaux, elle est partie intégrée dans cette société dite «chronophage»[2]. Cela commence d'ailleurs par les rythmes biologiques circadiens, qui sont l'horloge interne du corps, située dans le cerveau. Animée par la lumière et les yeux elle peut se dérégler et provoquer notamment des dépressions. Il en va de même des cycles ovariens et de gestation qui s'inscrivent dans des temps naturels.

Mais les malheurs humains ne s'arrêtent pas là. Ce n'est pas le propos ici de faire l'inventaire des maladies connues et de celles, nouvelles, qui viennent allonger la liste. Il n'est pas inapproprié cependant de faire mention de la fréquence de maladies chroniques et de la recrudescence des épidémies, consécutives à la plus grande mobilité des gens, à la vitesse des déplacements, c'est-à-dire en quelque sorte à un retrécissement du temps (11h au lieu de 20 h pour se rendre en Thailande!).

---

[1] M. Lalonde: «La reconnaissance du temps», Ed. R. Davies, Montréal, 1996. On peut citer aussi ici Lewis Mumford: «C'est l'horloge, et non la machine à vapeur, qui est la machine vitale de l'ère industrielle moderne» («Techniques et civilisation»).

[2] J. Robert: «Le temps qu'on nous vole, la société chronophage», Paris 1980.

Ce qui relie peut-être plus spécifiquement la santé et le temps, en parallèle avec les virus (qui ont leur temps de transmissibilité), ce sont les conséquences de la densité d'organisation de la communauté, qu'il s'agisse du travail et des loisirs. Il n' y a guère de métiers ou d'amusements qui ne soient pas régulés par le temps, même dans le domaine de l'art où plus de fantaisie ou d'indifférence peut faire croire qu'on y échappe. Les rémunérations sont fixées non seulement en fonction des tâches mais aussi selon le temps nécessaire pour les remplir. Le travail, même présumé flexible, doit correspondre à des délais, des échéances. Les contraintes d'efficacité et de productivité imposent des pressions physiques et psychologiques, qui ne manquent pas d'être accentuées par les ambitions, les rivalités et les méthodes d'évaluation des résultats. Pour certains, il y a même une sorte de «frénésie du travail», prolongée à l'extérieur par ces «busybodies» qui, englués à leur téléphone portable, enquiquinent leurs voisins, dans les cafés, les trains et même sur les plages durant les vacances[1], en exposant de vive voix et sans respect du calme d'autrui leurs affaires professionnelles ou sentimentales.

La conjonction d'activités multiples et d'un temps inévitablement limité n'entraîne-t-elle pas surmenages, stress, dépressions, insomnies, alcoolisme, drogue et même accidents et suicides, tout ceci se traduisant en coûts, mais aussi en revenus pour les médecins, psychiatres, psychologues, cliniques spécialisées, et même pour des charlatans de toute espèce? Si la société, emportée par des changements rapides, devait accenturer ces tendances, n'en viendrait-on pas à attribuer quelque crédibilité à l'humour sarcastique de Jules Romain («Knock», 1923): «La santé n'est qu'un mot, qu'il n'y aurait aucun inconvénient à rayer de notre vocabulaire.... je ne connais que des gens plus ou moins atteints de maladies, plus ou moins nombreuses, à l'évolution plus ou moins rapide».

Le temps en soi, dont il faut bien avouer qu'on ne sait rien, ne peut être accusé des avatars qui frappent les êtres humains. Ces derniers, l'ayant claustré avec des mots (le temps des verbes) et des calculs, dans l'espoir de s'en rendre maître, n'en deviennent-ils pas plutôt les victimes? Lorsqu'une infirmière prend le pouls d'un patient, ce qui est utile sans doute, ce n'est pas les secondes qui sont la cause des pulsations ni de leurs effets. Si les performances d'athlètes sont jugées, et cela devient peut-être de la folie, en centièmes ou millièmes de secondes, est-ce le temps qu'il faut blâmer? Si Frederick Winslow Taylor, qui fut dit-on horloger à ses débuts, a inventé le concept de «time and motion» (temps et mouvement), ce sont des industries qui en ont appliqué les règles rigides, en ne disciplinant pas le temps mais les hommes. Autrefois la montre s'appelait un garde-temps, comme si le temps pouvait être stocké! Peut-être le temps est-il arrivé de donner plus de temps à la méditation et même à la paresse, d'autant plus, comme le chante J.-B. Clément, qu' «il est bien court, le temps des cerises»! Après tout,

---

[1] Vacances vient du latin «Vacuum», un vide qu'il faut bien «occuper» d'une manière ou d'une autre, par peur de l 'ennui.

si on en croît l'Apocalypse de St Jean, ce n'est pas tellement l'humanité qui s'achemine vers la fin des temps, mais c'est le temps du salut et de la révélation qui vient à elle. A défaut d'une conclusion précise, il n'est pas interdit de terminer avec une déclaration de haute tenue: peut-être qu'avec un peu de foi, la collusion «Temps et Santé» pourrait s'accompagner d'un brin de spiritualité.